

L'intrépide Marguerite Noirel, si caustique et tellement perspicace

Un cri strident

Le monde semble absurde au sculpteur Marguerite Noirel. Elle ressent comme une injustice profonde la condition humaine. Pourquoi sommes-nous des êtres mortels ? Par quel mystère vient-on au monde pour si vite parvenir dans les bras de la Mort ? Celle-ci joue avec nous un jeu dénué de sens : tôt ou tard, elle gagne toujours la partie...

De plus, la société humaine désespère l'artiste : guerres, meurtres, tortures, exactions, misère, famine, épidémies...

Nous sommes assaillis par des atrocités devenues banales parce que chaque jour la barbarie féroce des hommes fait pire que la veille.

Et non seulement l'homme est un loup pour l'homme, mais en plus il voit s'abattre sur lui toutes sortes de calamités apocalyptiques. Nous sommes abrutis et horrifiés par une comptabilité effrayante des morts, se soldant par milliers, par suite de tremblement de terre, d'éruption volcanique, de glissement de terrain, d'inondation ou de raz-de-marée (Oh ! Nature cruelle !).

Les déchets ferreux et son savoir-faire de soudeur lui servent d'armes pour crier vers nous, spectateurs, combien nous pouvons nous demander s'il existe un sens à tout cela...

Douée d'une incroyable finesse psychologique, l'artiste livre au public ses chimères sculptées, fruits d'un réalisme lucide et étrangement clairvoyant. Elle dévoile les travers de chacun au point que, dans les marionnettes ridicules ou abominables qu'elle met en scène, chacun peut avec effroi se reconnaître ou reconnaître son prochain (Oh ! Personnages de la catastrophe humaine !).

Caustique, Marguerite Noirel nous place avec brutalité devant nos impuissances. Elle crée des personnages qui ressemblent tellement aux humains qu'elle transmute en désespoir tout optimisme béat.

Au vu de ses *Portraits de famille*, le spectateur se demande s'il pourra se retenir de pousser un hurlement strident. Dans certains cas, il comprendra que l'artiste lui adresse un sourire très grinçant.

Savoir sortir de soi

L'élégance naturelle de sa personne, toujours vêtue avec goût et recherche, sans sophistication aucune, toujours délicate dans ses attitudes comme dans le moindre de ses gestes, s'oppose à la rudesse d'habillement et de comportement de l'artiste prête à affronter, dans son atelier, fer et autres matériaux. Elle a le souci de son apparence par rapport aux autres, mais pas de celle liée à son travail solitaire. Comme s'il existait deux Marguerite Noirel, l'une pour la ville et l'autre pour la forge, la belle dame que l'on remarque dans les réunions mondaines pour sa distinction et son aisance raffinée, et la ferrailleuse échevelée en bleu de travail élimé ou en blouse grise de protection maculée, brandissant marteau et cisailles, errant dans ses réserves d'objets récupérés de-ci, de-là, pour choisir, du haut de son regard perçant, ceux qu'elle s'apprête à torturer.

Lorsque s'enclenche le processus de la création, ces deux femmes se séparent. La belle dame disparaît pour laisser la place à l'artiste inspirée. La Marguerite Noirel des jours ordinaires s'efface parce que la Marguerite Noirel de l'assemblage théâtral des débris élus tient le rôle principal : la seconde oublie tout pour se jeter totalement dans la création. Quelquefois, lorsqu'elle crée un personnage, il lui semble que, comme par une sorte de télépathie, son œuvre raconte une histoire venue d'ailleurs, une histoire qu'elle ne connaît pas. Lorsque s'achève son travail, c'est comme si elle sortait la tête de l'eau, après un long séjour en apnée, pour respirer à nouveau et goulûment le bon air de la vie terrestre. Selon elle, la création est schizoïde : s'oublier pour pouvoir créer ; créer, c'est sortir de soi. La vie est une prison et l'Art permet de sortir de cette prison.

En réalité, lorsqu'elle crée ses personnages ou ses natures mortes, elle se torture elle-même. Perfectionniste, elle tourne et retourne sans cesse et en tous sens les débris jusqu'à trouver les bons positionnements. Puis, quand le doute s'efface, quand elle pense s'approcher au plus près de la perfection, elle lance *manu militari* le cours de la fabrication.

L'humour (noir) compense ce côté débridé du créateur, lui permet de prendre de la distance et constitue un cordon sanitaire entre la dure réalité à représenter et sa sérénité à préserver.

Pour chaque œuvre en gestation, elle tient à obtenir une cohérence esthétique. Elle élimine le trop décoratif qui annule ou perturbe la clarté du message qu'elle épure, en quelque sorte.

Grâce à son incroyable acuité psychologique, l'artiste impulse dans son œuvre une force inouïe et géniale d'expressivité, quel que soit le type de représentation.

Pleurs et grincements de dents

Les *Portraits de famille* sont souvent dressés sur des socles qui ne sont autres que des boîtes de Pandore, que l'on peut aussi assimiler à des scènes de théâtre sur lesquelles des éléments très figuratifs racontent la vie ou des histoires de personnes.

Marguerite Noirel aime les portraits qui tirent la langue, comme une marque de dérision ou de refus qu'elle perpétue si nécessaire. Bien sûr, avec ferveur, elle continue de poser des dentitions à certains de ses personnages. Elle pose aussi ces yeux qu'utilisent les taxidermistes.

Elle joue de l'ambiguïté du mélange des genres... Cet être fait de morceaux disparates qu'elle a soudés est-il mâle ou femelle ? Cet autre est-il bon ou méchant ? Cet autre encore est-il archange ou ogresse ?

Bêtes de scène hors normes ? Mais où se situe la normalité ?

Elle aime les représentations hybrides : homme-animal ou homme-objet. On peut y voir un écho à ces mascarons antiques, printaniers et vigoureux hommes feuillus ou visages monstrueux faits d'humain, de lion et de bouc. Ainsi le Temps forme-t-il un cercle, tel un serpent qui se mord la queue.

Elle ajoute des morceaux de verre ou d'os, et quelquefois des miroirs. Ces éléments rendent les œuvres plus vivantes et animent de lumière les sombres membres disparates et accolés. Plus encore, ce qui se passe derrière le reflet d'une glace ne peut qu'inciter à imaginer l'éternité. Il lui arrive aussi de jeter dans l'eau froide une forme en fusion pour la figer dans sa métamorphose, ce qui revient à conserver pour toujours un éclair du présent, en d'autres termes à arrêter le Temps qui s'écoule, si fugitif, si terrible à affronter.

Elle veut aboutir à un art toujours plus figuratif et toujours plus réaliste. Persuadée que l'abstrait sert à échapper à la réalité, elle préfère la regarder en face, toute crue, aussi dramatique soit-elle. Pourtant, les petites touches d'intemporel et l'humour salvateur constituent une compensation face à la sombre comédie humaine mise en scène par Marguerite Noirel. D'ailleurs, le nom de famille de l'artiste la caractérise : elle crée en noir et son monde ressemble à un monde de fin du monde.

Cette idée la séduit. Jeune d'esprit, aimant les jeunes, elle les sait aujourd'hui sensibles aux ambiances apocalyptiques.

L'expression prend des couleurs

Aujourd'hui, elle s'oriente vers un usage bien moins modéré des couleurs.

Auparavant, elle se contentait de conserver pieusement les quelques traces de couleur d'un objet trouvé pour l'assembler à une œuvre. Il lui est aussi arrivé de restaurer ces dernières traces de teinte d'origine pour rendre plus forte sa vérité au fragment.

Maintenant, par les temps qui courent, elle en vient souvent à voir rouge ! D'où l'association à ses œuvres de matière plastique fondue rouge. L'œuvre se fait sanguinolente. Le rouge est organique, ce qu'elle aime évoquer. Et Marguerite Noirel irait peut-être bien jusqu'à se voir chirurgien légiste, exploratrice fascinée par les secrets cachés sous la peau : voir l'intérieur des corps et pouvoir palper des organes, bien entendu pour les mieux représenter. Déjà, avec discrétion, elle montre des fragments de cœurs, cervelles ou intestins. Ces organes mis à nus ont valeur symbolique : avoir du cœur ou ressentir une émotion qui prend aux tripes... Enfin, autre aspect de la science médicale, la culture de cellules-souches l'impressionne.

Les références frisant le morbide ne l'empêchent pas de créer des couples, des paires, symboles de vie et de perpétuation. La marieuse accouple cependant ses personnages selon les combinaisons les plus improbables. Elle fait naître également des Janus, à tête biface, aux visages adossés pourvus d'expressions opposées.

Le bleu n'est pas absent. Elle a même créé une œuvre intitulée *Bleu autour* et une autre *L'Oiseau bleu*. Elle utilise le bleu prioritairement après le rouge. Mais parfois en association, considérant les planches scolaires de sciences naturelles avec représentation du système sanguin humain constitué par un réseau rouge et un réseau bleu. Le bleu, dans son Art, symbolise le ciel, qui existe toujours, quoi qu'il arrive sur terre.

Elle aime également le vert-jaune, dont les dérivés caractérisent les objets industriels récupérés. Le jaune vif l'attire aussi (voir la mise en page de *Marguerite Noirel – Celle qui rend à la vie*).

Un art funeste ?

À côté des *Portraits de famille*, majoritaires dans sa création (il en existait début 2016 environ cent-trente), le sculpteur réalise aussi des *Pandora* et des natures mortes, dites *Natures post-mortem* et *Outre-scène*.

Mais Marguerite Noirel crée-t-elle dans le funeste ?

Ne voit-elle dans la vie que son côté tragique ?

Les catastrophes guerrières la hantent-elles ?

Son regard séléniqne ne s'arrêterait-il que sur les pluies noires ?

Se croit-elle asphyxiée par les misères du monde ?

Se révolte-t-elle face à nos existences faites uniquement d'aléatoire ?

Suppose-t-elle qu'un gouffre noir attend chacun de nous à la fin de son existence ?

Rien n'est si simple...

L'expressivité si efficace de son Art fait un peu oublier que Marguerite Noirel emploie le symbole avec mesure et pertinence : chaque élément rajouté, œil, langue, dent ou piquant, porte une signification précise, ce qui, même en arrière-goût, humanise sa production. De cette recette découle une œuvre absolument originale.

Le Temps qui s'égrène, pour Marguerite Noirel, représente une horlogerie implacable qui happe l'humain avec voracité. Et elle cherche à aller à rebours de cette fatalité. Elle récolte des cadavres et leur offre une autre existence, un destin de *cadavres exquis*. En surplus, avec son humour réparateur, elle adresse un pathétique pied-de-nez aux ténèbres épaisses de l'obscurantisme destructeur.

Elle se sent comme une courageuse grenouille qui joue de la trompette alors que d'ardentes flammes dévorent le lit de lierre sur lequel elle a fait son gîte. Au cœur de son îlot, qui prend de la gîte, elle traverse les crachats des volcans, portée par les lames d'épée encore rougies de sang et poussée par de violents orages faits de tourbillons anthracite.

© Daniel Lamotte
Juillet-août 2016

L'auteur tient à remercier bien sincèrement Régine Dubreuil-Castellan pour sa relecture attentive et ses conseils avisés.
L'auteur remercie également Sylvain Buthaud pour son aide érudite.